

CORTOMALTESE

Toujours un peu plus loin

Hugo
FRATT



casterman



CORTOMALTESE

Traduction de l'italien revue et corrigée par Céline Frigau
Lettrage manuscrit de Philippe Glogowski
Montage: Jean-Luc Ruault

Conception graphique: Studio Casterman BD

www.casterman.com
www.cong-pratt.com

ISBN : 978-2-203-12285-7
N° d'édition : L.10EBBN002682.N001

© 1970 Cong S.A., Suisse
 &  TM © Cong S.A., Suisse
© 2017, Casterman, pour la présente édition

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.
Achevé d'imprimer en décembre 2016 par Lego (Italie), sur du papier Périgord 135 g. Dépôt légal : janvier 2017 ; D.2017/0053/47

CORTOMALTESE

Toujours un peu plus loin

HUGO
FRATT



Préface: Thierry Thomas

casterman





LE ROI DES EAUX

« Je suis l'océan Pacifique et je suis le plus grand... »

C'est par ces mots que débutaient, en 1967, dans les pages de la revue italienne *Sergent Kirk*, une bande dessinée comme on n'en avait encore jamais lue ni vue, *La Ballade de la mer salée*. Aujourd'hui, lorsque je repense à Hugo, c'est souvent cette phrase qui me revient en mémoire. Elle résonne comme le « Sésame, ouvre-toi ! » de son œuvre à venir. Formule si simple, si parfaitement évidente qu'on hésite à la dire « magique » (« Longtemps, je me suis couché de bonne heure » n'est pas non plus une phrase très compliquée !). Elle l'est pourtant, magique, puisque, telle ces portes secrètes ou ces embrasures merveilleuses qu'Hugo aimait tant dessiner, elle ouvre sur un monde jusqu'alors inconnu, celui qu'un artiste porte en lui, et qui prend forme. Avant cette *Ballade*, il y avait eu de très nombreuses planches signées Hugo Pratt, et plusieurs déjà mémorables mais, sans doute, encore trop directement liées à l'enfance – celle d'un homme comme celle de son moyen d'expression, la bande dessinée ; ce n'est que par intermittences, par fulgurances (tel le combat dans les hautes herbes de *Fort Wheeling*) que l'on y percevait l'audace d'une écriture, la singularité d'une voix. Mais cette œuvre est désormais accomplie, de sorte que cet incipit à l'accent triomphant par lequel s'ouvre *La Ballade* se double pour nous de son écho au futur antérieur, ce temps étrange, paradoxal, qui pare toutes les promesses, même celles qui ont été tenues, de mélancolie. On le sait, tout a changé et dans la vie d'Hugo et dans l'histoire de la bande dessinée avec la reconnaissance de Corto en tant que héros, c'est-à-dire sa réapparition après *La Ballade*. Mais j'allais encore écrire à

propos de la phrase inaugurale de cette longue aventure, me laissant entraîner par une habitude de langage, qu'elle « coule de source ». De fait, c'est de cela qu'il s'agit : Hugo, sur le point de se lancer dans un récit dont il ne prévoyait peut-être pas l'ampleur, ni surtout que certains de ses personnages allaient survivre à son épilogue, Hugo, à cet instant (car on peut être sûr qu'il n'a pas dû y réfléchir longtemps, qu'une fois de plus il se fiait à son inspiration), a éprouvé le besoin de parler au nom d'un océan. Il l'a fait avec l'autorité des enfants et des rois, et l'ironie de l'adulte – la suite de la phrase, d'ailleurs, pour ceux qui l'ont connu, complète son portrait : « On m'appelle ainsi depuis très longtemps, mais ce n'est pas vrai que je suis toujours pacifique... ».

Au seuil de cette « *vita nuova* » qui commençait avec *La Ballade*, Hugo a donc pris la parole au nom du grand large, de ses embruns et de ses vagues. Ou plus exactement (plus essentiellement), il l'a laissé parler à travers lui. « Quand on peint la montagne, il faut devenir la montagne... », disait Cézanne face à ses *Sainte-Victoire*. Hugo, bien sûr, contemplait un tout autre horizon (ne serait-ce que parce que la bande dessinée, à la fin des années soixante, était loin d'être considérée comme le « neuvième art », et même n'était pas considérée du tout !) ; c'est néanmoins le chemin qu'il a emprunté. Je me souviens d'Hugo à la fin d'un entretien télévisé (était-ce pour *Apostrophes* ?) : on lui demandait en quoi il se sentait vénitien, lui qui avait vécu dans tant de pays, et il répondait, ayant probablement à l'esprit les moments où l'envie de peindre ses extraordinaires aquarelles le saisissait : « Je fais confiance à l'eau... ».

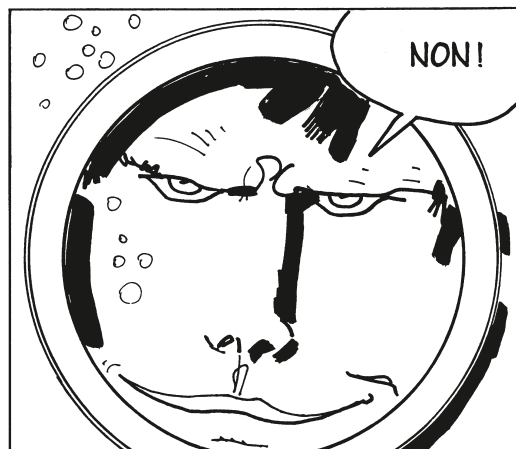
ALORS OCÉAN, FLEUVE OU LAGUNE, PEU IMPORTE...

Et si je me représente les centaines de planches d'Hugo telles que je les ai vues paraître à partir du début des années soixante-dix, et que je m'interroge : « d'où venait l'enchantement ? », c'est encore une image en relation avec la fluidité de l'élément marin qui s'impose à moi. Feuilletant la revue ou l'album, avant même d'avoir commencé à lire l'histoire, avant d'avoir été pris par la puissance du conteur, par son art de la digression, par l'incroyable présence de ses personnages, un certain éclat de ce que l'on nomme « l'encrage » retenait mon regard. Un éclat, une suavité. À chaque case, c'était une manière inimitable et sensuelle de laisser vivre la coulée d'encre pour suggérer le relief des vagues ou des dunes de sable, l'ombre d'un palmier, la nuque d'une femme, la fumée d'une explosion dans le désert, n'importe quoi : un vieux téléphone, les plis d'un manteau – et bien sûr, véritable centre gravitationnel de cet univers, la silhouette, splendide, de Corto. Je retardais les minutes où je saurais « ce que ça raconte », pour faire durer le plaisir de regarder vibrer ces taches et ces lignes que je retrouvais avec la même émotion qu'une certaine qualité musicale de la phrase chez un écrivain ; je les étudiais pour essayer de comprendre par quel miracle elles étaient la vie même – mais il n'y avait rien à comprendre : c'était bien un miracle, celui du style.

Ainsi les bandes dessinées d'Hugo me signifiaient une histoire par-delà leurs scénarios, qui sont pourtant parmi les plus beaux. Cette histoire me disait quelque chose de mon devenir-ombre, du devenir-ombre de tout objet, chose, être, paysage.

J'étais pareillement ébloui (je veux dire : pour la même raison) par des planches d'une exubérante allégresse. Souvent le bonheur de vivre s'y exprimait à travers ces activités qui sont, dans la réalité, difficiles à pratiquer ensemble : la course et le rire (les créatures de bande dessinée ont des libertés qui ne nous sont pas permises, de même à l'opéra l'on peut répéter indéfiniment, à condition de le chanter : « Je suis heureux... »). Dans *Corto Maltese en Sibérie*, c'est la vision de Raspoutine laissant éclater sa joie insensée de ruelle en ruelle après qu'il ait lancé son poignard dans la chambre de Corto ; et dans *La Maison dorée de Samarkand*, Corto s'enfuyant, environné par une foule de plus en plus nombreuse qui le protège et l'entraîne dans une folle débâcle. Il ne reverra plus ses compagnons, ces ombres, il ne sait pas qui ils sont, mais il court avec eux...

Hugo détestait qu'on lui pose la question de savoir s'il se pensait davantage dessinateur ou scénariste. Si l'on insistait, il finissait par dire « dessinateur », puisque c'est par là qu'il avait commencé sa carrière, mais il refusait très nettement de séparer ces deux aspects de son métier. Pour lui, il n'y avait pas d'un côté une histoire, de l'autre son illustration. Dans une



bande dessinée (c'est l'un des secrets de son art comme de tout art « impur », le cinéma par exemple), tout devait avancer du même pas, surgir ensemble. L'ouverture de *Corto Maltese en Sibérie*, avec sa leçon de calligraphie, dit clairement cet indissociable du récit et du trait, de l'événement et de la goutte d'encre. Corto lui-même, dans son fauteuil d'osier, est une incarnation du cercle du Tao qui vient de se former à la pointe du pinceau de « Longue-Vie », le bien nommé.

Quoi de plus « naturel » alors (dans l'ordre de la nature d'un océan pas toujours pacifique...) que la première apparition de Corto au début de *La Ballade* ? Chacun s'en souvient : on le découvre exposé, flottant et crucifié sur la crête des vagues. C'est là qu'il vient de naître (la mère, gitane andalouse, et le père, marin des Cornouailles, seront inventés plus tard). Et c'est de là qu'il renaîtra, à l'autre extrémité du cycle qui lui est consacré : *Mū*, sa dernière aventure, qui précisément est une suite de « mues », de métamorphoses (ce qu'était également avant elle ce joyau de vingt planche ; *La Lagune des beaux songes*), nous montre Corto remontant des profondeurs aquatiques. À ceci près que le temps ne s'est pas écoulé pour lui comme pour nous. En fait, depuis *Fable de Venise* (mais l'évolution est sensible dès certaines images de *Sibérie*...), il n'a cessé de rajeunir, le trait d'Hugo, de plus en plus porté par la force de jaillissement de l'esquisse rapide et allusive, ayant fini par épurer ceux du visage de son héros jusqu'à le fixer dans un entre-deux des âges : homme bien sûr, mais adolescent tout autant. Comme si, parvenu à la dernière période de sa vie, le dessinateur ne travaillait plus que sous cette injonction : ne pas s'éloigner de la source. Pour Hugo penché sur sa table à dessin, le hublot de scaphandrier derrière lequel Corto nous adresse son sardonique sourire au début de *Mū* est une boule de cristal.

LA SOURCE, OU L'ÎLE...

Un jour le père d'Hugo, voyant son fils en train de lire ce roman de Stevenson que déjà il ne quittait plus (et dont il allait réaliser, en 1965, une adaptation teintée de nostalgie) lui dit, traversé par une intuition dont la justesse, rétrospectivement, a de quoi nous émerveiller : « Toi aussi tu trouveras ton île au trésor... ».